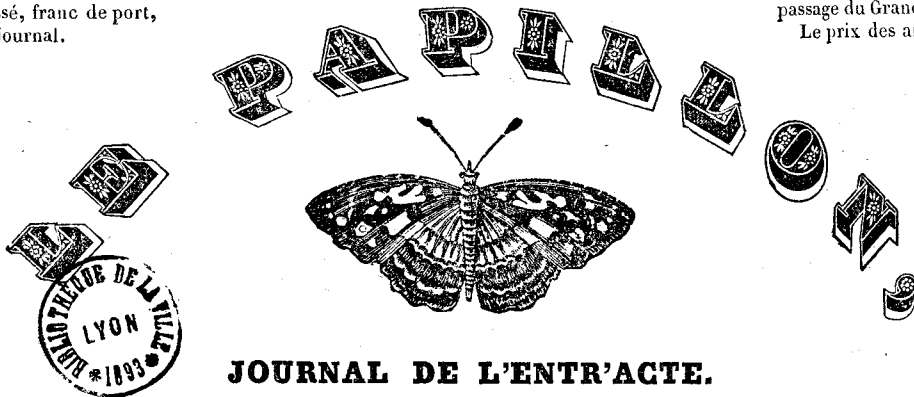


Ce Journal paraît les Jedis et Dimanches. Le prix de l'abonnement (qui se paie d'avance) est de 6 fr. pour trois mois, 11 fr. pour six mois, 20 fr. pour l'année, et de 1 fr. de plus par trimestre pour les départements. Tout ce qui concerne la rédaction doit être adressé, franc de port, à l'imprimerie du Journal.

5^{me} ANNÉE.

On s'abonne au bureau du Journal, chez L. Boitel, imprimeur, quai Saint-Antoine, n. 56; M^{mes} Gœury et Durval, place des Célestins; Louis Babeuf, rue Saint-Dominique, n. 2; Bohaire, libraire, rue Puits-Gaillot, n. 9; Bouton, cabinet littéraire, passage du Grand-Théâtre.

Le prix des annonces est de 15 c.



JOURNAL DE L'ENTR'ACTE.

Littérature, Arts, Poésie, Nouvelles, Théâtres, Modes, Annonces.

D'UNE PIÈCE DE VERS DE L'ATHÉNÉE

TOMBÉE EN RÉBUS.

Nous avons promis de prouver que *l'Athénée* n'était pas un journal sérieux. Nous ne pouvons résister au plaisir d'en citer une preuve entre mille. Celle-ci, nous devons vous en avertir avant de vous la soumettre, est une pièce de vers, de commande sans doute, adressée à une mère, sur la naissance de sa fille.

Ils sont donc passés, Rosalie,
Ces longs et douloureux momens!
Sur tes genoux un enfant CRIE :

Nous ferons remarquer en passant cet heureux effet d'harmonie imitative : *l'enfant crie*. Nous défions un académicien de Lyon ou l'auteur lui-même de pouvoir prononcer le dernier mot de ce vers sans faire la grimace, et partant sans imiter le vagissement de l'enfant qui vient de naître. Prenez votre miroir et essayez, lecteur. *L'enfant crie!* Que vous en semble? Continuons :

Et cette voix frêle et chérie
En plaisirs change tes tourmens.

Voilà une voix d'enfant plus forte que M. Bosco lui-même. Cet habile escamoteur change bien l'eau en vin, le vin en eau, mais en plaisirs nos tourmens? Oh non.

Il n'y a qu'une voix d'enfant pour ce tour-là, ou celle de l'auteur. Poursuivons :

Tandis que sur ta bouche expire
Le murmure de la douleur,

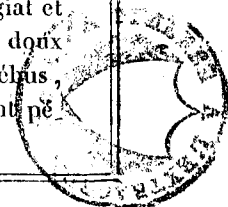
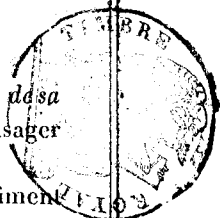
Ne vous semble-t-il pas entendre la douleur qui murmure, comme un ruisseau gazouille! Cette image est excessivement neuve. Nous ne l'avons vue encore nulle part. Poursuivons encore, la phrase n'est pas finie :

Pauline semble te sourire,
Et dans tes yeux nous pouvons lire
La paix, la joie et le bonheur.

Chacun de nous la considère
Et pour elle fait des souhaits.
Qu'elle ait les vertus de sa mère,
Son esprit et son art de plaire,
Et nos vœux seront satisfaits.

Nous glissons rapidement sur *qu'elle ait les vertus de sa mère* et sur les détails de cette strophe, pour envisager son ensemble.

La pensée en est gracieuse comme un compliment de nouvelle année. Aussi a-t-elle subi le sort des bonnes choses. Elle a eu les honneurs du plagiat et de la popularité. Connaissez-vous un moyen plus doux d'arriver à la postérité que la voie du rébus? Le rébus, comme l'amour, est de toutes les années. Il revient pé



riodiquement. Le rébus pour un poète, c'est comme l'orgue de Barbarie pour un compositeur. Nous croyons donc, si notre mémoire nous sert bien, avoir surpris dans une livre de bonbons, achetés chez Comte, la susdite pensée, cachée entre un caramel et un papier fin satiné. — Nous déclarons ici la contrefaçon, afin que l'auteur atteigne le plagiaire. Car enfin, la poésie de *l'Alhéné* ne doit pas être une selle à tous chevaux.

CONCERT DE M. GEORGES HAINL.

Ce concert était depuis long-temps annoncé, et depuis long-temps impatiemment attendu. Aussi à voir la foule élégante qui se pressait au foyer, à voir aussi le formidable bataillon des *juges* de musique, on devinait facilement combien devait être intéressante cette matinée musicale; on devinait encore qu'il s'agissait, non pas d'une nouvelle réputation à créer (notre public aime peu les créations de ce genre), non pas encore d'un talent fraîchement échappé de Paris, notre métropole en fait d'art; mais bien d'un artiste cher aux Lyonnais.

M. Georges Hainl a fait là une excellente spéculation, spéculation aussi flatteuse pour son amour-propre, que lucrative pour sa bourse. Le programme annonçait l'ouverture d'*Egmont* de Beethoven; il y a un prestige magique dans ce nom de Beethoven, le roi de l'harmonie, le prince des compositeurs; aussi je connais une foule d'amateurs qui ne jurent que par lui et qui consentent à aller régulièrement quelque part s'en-nuyer, en écorchant cette belle musique qu'ils ne comprennent pas. C'est qu'il y a deux manières de l'exécuter; la bonne, c'est celle employée par un orchestre savant et habile, dirigé par un chef habile aussi. La symphonie allemande a donc été exécutée avec verve et bonheur. Aussi tout le monde l'a comprise. C'est un des meilleurs morceaux du concert.

Georges Hainl a eues les honneurs de la soirée; car on a pu s'apercevoir qu'il n'était pas resté stationnaire et que son jeu avait acquis plus d'aplomb, comme son chant plus de grâce et de légèreté.

Je crois pour ma part qu'il y a infiniment d'audace et de mérite à exécuter sur le violoncelle un morceau écrit pour le violon. Je pensais même que cela n'était guère possible. George nous a prouvé le contraire. Cependant j'ai préféré lui entendre exécuter ses deux premiers airs, le second surtout, dont la coupe et les mélodies sont pleines de charme et de délicatesse.

Le quatuor de *Lestocq* et le joli duo du second acte ont été chantés avec la perfection et l'ensemble que vous leur connaissez au théâtre. Puis M. Cherblanc et M^{lle} Herguez nous ont joué un duo brillant pour piano et violon. Ce morceau a été froid et trouvé trop long;

c'est un choix malheureux. Cherblanc a pris sa revanche dans le bel air du *Pré aux Clercs*; M^{me} Derancourt et lui ont tous deux rivalisé de talent. Cet air a été couvert d'applaudissemens.

Je dois un petit mot à M^{me} Vadé-Bibre. Je trouve encore que le morceau qu'elle a chanté a été mal choisi; un mince accompagnement de piano est une bien froide musique, après celle si vigoureuse et si imposante de Beethoven. Vous conviendrez que le contraste est un peu trop frappant; aussi ce contraste a-t-il détruit tout l'effet des deux seuls morceaux qui ont eu recours au piano-forté.

Somme toute, réunion brillante, bonne musique et nouveaux progrès de la part de Georges Hainl.

A. M.

GYMNASE LYONNAIS.

BÉNÉFICE DE M^{lle} BAUDOIN.

Les Sept Péchés capitaux. — Le Facteur. — Le Czar et la Vivandière.

Certes, s'il est un reproche encouru par l'administration, ce n'est pas celui de laisser le Gymnase chômer de pièces nouvelles. Jamais, au contraire, les représentations à bénéfice ne se succédèrent à des intervalles aussi rapprochés, et chacune de ces représentations se composant de deux ou trois nouveautés, il résulte de là que notre seconde scène consomme à elle seule à peu près autant que les sept ou huit théâtres de Paris dont elle s'approprie le répertoire. Aussi est-ce là une rude tâche pour la critique: à peine en avons-nous fini avec le bénéfice de Barqui, que voici M^{lle} Baudoin avec trois pièces nouvelles, sept actes, ni plus ni moins.

La donnée du premier de ces ouvrages ne manque pas d'une certaine originalité. C'est entre les sept filles du quaker Jacobson que les auteurs ont distribué les sept péchés capitaux: à l'une la colère, à l'autre la paresse, à celle-ci la gourmandise, à celle-là l'envie et ainsi de suite jusqu'à la septième, dont je ne vous dirai pas le vice de prédilection. Un jeune homme, en quête d'une épouse légitime, se présente un jour chez le vénérable quaker; il passe en revue les sept filles, toutes jolies comme le péché, toutes aimables en dépit de leur défaut mignon. Aussi l'amoureux des sept filles se trouve-t-il fort embarrassé au milieu de tant de séductions, et peut-être va-t-il repartir sans femme, lorsque le n. 7 raconte, on ne sait trop à quelle fin, l'histoire d'un cahot qui la précipita, un soir, dans les bras d'un jeune homme, voyageant avec elle par la diligence de Philadelphie. Le jeune homme se reconnaît pour le héros de cette aventure dont il a gardé un doux souvenir; il embrasse le n. 7 et l'épouse, à la grande satisfaction du quaker, qui se trouve ainsi chargé d'un péché de moins. — Mademoiselle Baudoin a fait preuve de résignation en acceptant le n. 7; elle a rendu le personnage de Suzanne aussi décevant que possible, et de manière à atténuer le péché mortel dont MM. Leuven et Lhérie porteront sans doute toute la responsabilité, au jour du jugement dernier. Célicourt ignore-t-il donc que le costume des quakers repousse également et l'habit à boutons et le chapeau à forme aplatie par le haut? Qu'il y prenne garde: le public commence à murmurer du mépris inouï qu'il affecte pour les convenances théâtrales en ce qui concerne les costumes.

LE FACTEUR est venu nous rappeler les mélodrames de la vieille école, avec leurs exagérations et leurs invraisemblances, avec leurs qualités et leurs défauts; c'est dire qu'il y a eu quelques sifflets et beaucoup de larmes. Dans le rôle d'un banqueroutier frauduleux, M. Jules Dérippe a vainement crié, gesticulé, enlaidi de son mieux le personnage déjà si odieux qu'il représente, il a dû reconnaître que le temps de sa faveur était passé. Danguin, Adam et Kime, Kime surtout, le garçon boulanger, ont sauvé l'ouvrage, singulièrement compromis aux deux premiers actes. Nous ne dirons rien de plus du FACTEUR que l'un de nos voisins, (nous en demandons pardon aux auteurs) prétendait avoir été fait EN RANCUNE DE LA JUSTICE, PAR QUELQUE FORÇAT LIBÉRÉ.

La soirée s'est terminée par LE CZAR ET LA VIVANDIÈRE. Paul I. er, empereur de toutes les Russies, devient amoureux d'une vivandière; il veut l'épouser, libre à lui sans doute; mais celle-ci refuse. Paul I. er se fâche; mais il se radoucit bientôt et comble de biens l'inhumaine cantinière et son heureux rival. Malgré l'invraisemblance de cette fable, malgré le défaut d'intrigue et l'absence de tout intérêt, ce petit acte a fourni tant bien que mal sa carrière, grâce à M. me Herliska, grâce aussi à Kime, le soldat-cuisinier, qui sera mieux encore lorsqu'il aura pu étudier son rôle à loisir. M. le Augustine et M. Henri agiront sagement en comptant moins désormais sur l'indulgence du public et sur le manuscrit du souffleur.

CARL.

CHANSONS DE KAUFFMANN.

L'à-propos a toujours été une condition nécessaire pour le succès de tout ouvrage dont le but n'est pas de développer une de ces grandes vérités qui dominent toutes les époques, ou de peindre une de ces passions que l'humanité ne voit jamais s'éteindre. La chanson nationale surtout, poème sans ambition et qui n'est qu'un cri échappé de l'âme du poète, pour exprimer une douleur ou une joie ressentie à l'instant même, a plus que tout autre, besoin d'arriver à temps pour que le peuple auquel elle l'adresse, comme à un écho intelligent, se trouve encore en la répétant, sous l'impression des sentimens qui l'ont inspirée. Le premier tort des chansons de M. Kauffmann est donc d'avoir été faites et publiées dans un moment où la succession des événemens politiques est si rapide, que le souvenir d'une catastrophe trop vite effacé par un nouveau malheur, laisse nos cœurs insensibles même aux beautés de la poésie qui le retrace.

On a dit que la chanson était morte désormais en France, et je n'en crois rien. Cette manière vive et énergique d'exprimer, en peu de vers, une pensée, un sentiment profond ne saurait s'éteindre chez un peuple spirituel et passionné; seulement elle doit se plier aux mœurs, aux opinions, aux exigences du moment. Le second tort de M. Kauffmann est donc encore d'avoir pu trouver des refrains à boire dans nos sombres journées de guerre civile. Et ce reproche que nous adressons, moins à l'auteur dont les sentimens sont bien connus, qu'à son livre dont il aurait dû retrancher les couplets que nous blâmons, est d'autant plus fondé, qu'il est

facile de voir en les lisant, que navré au retentissement de désespoir général, le chansonnier n'essayait qu'avec effort de grimacer un sourire. Sous l'influence d'une émotion pénible, où trouver les inspirations franches et vraies de la gaîté épicurienne? aussi, n'a-t-il eu alors que de l'esprit pour soutenir sa verve.

Mais au milieu des chants dont quelques-uns, après avoir été redits avec enthousiasme par le peuple lyonnais, se trouvent trop vieillis aujourd'hui par les circonstances; combien sauront encore réveiller dans les cœurs de généreuses pensées ou nous attendre au récit d'héroïques revers, de patriotiques dévouemens! Certes, il est impossible de n'être pas ému en écoutant le *Mont St-Michel*. La chanson intitulée *aux Républicains*, est d'une haute portée philosophique et d'une poésie élevée. Celle intitulée *Après Avril*, est digne de la bienfaisance qui l'a dictée.

Si nous sommes fâchés de trouver dans ce recueil des chansons d'un goût un peu trivial, telles que la *Dévote* et le *Charpentier*, nous avons lu avec un plaisir que tout le monde partagera: *Les Vœux à mon pays*, *Donnez un liard, mon Portrait*, *la Petite que j'aime tant*, etc.

Il y a trop long-temps que nos compatriotes applaudissent aux productions de M. Kauffmann; son mérite littéraire est trop reconnu pour qu'il craigne d'entendre la vérité; du reste, en la taisant, nous trahirions nos devoirs de journaliste et d'ami. Nous l'engagerons donc franchement à renoncer à toute inspiration libertine; qu'il soit tour-à-tour amoureux et patriote, mais qu'il s'abstienne des couplets bachiques et grivois, qui ne conviennent ni à son talent ni à notre époque. Il y a selon nous une mission plus honorable à remplir.

Aujourd'hui, que tout ce qui porte une âme noble et éclairée, a les yeux fixés sur l'avenir! poètes, c'est à vous à le préparer, c'est à vous qu'il appartient de verser comme un baume bienfaisant, des paroles de justice et d'amour, sur des plaies qui saignent encore!

C. B.

LE VOL A LA BRIOCHE.

Nous avons le vol au pot, le vol à la carte, le vol à la cire; voici venir le vol à la brioche. Il est d'invention nouvelle:

Avant-hier, un Monsieur, un vrai Monsieur, dans toute l'acception du mot, à bottes luisantes, chaîne de cou, habit brossé, gants jaunes, entre chez un pâtissier.

— Que demande Monsieur?

— Cent cinquante brioches.

— Diable! c'est une fourniture *conséquente*. Monsieur ne veut pas cela tout de suite.

— Dans trois heures au plus tard.

— Suffit. Monsieur laisse-t-il des arrhes?

— Toujours. Voilà six francs. Dans trois heures, c'est entendu.

— Dans trois heures.

En face du pâtissier, il y a un tailleur. Avant-hier, chez ce tailleur entre un élégant qui lorgne, zézaie et porte des breloques. En entrant, il jette les yeux sur un manteau, la plus belle pièce du magasin; il examine, il palpe, marchande et fait prix.

— Cent vingt-cinq francs, écus, sans escompte.

Le monsieur endosse le manteau, et prie le tailleur de vouloir bien prendre la peine de traverser la rue, il a un recouvrement à faire chez le pâtissier, les cent vingt-cinq francs vont être passés au tailleur de la main à la main.

Les voilà tous deux chez le marchand de brioches. Le monsieur prend la parole :

— Eh bien! mon cher, êtes-vous en mesure?

— Pas encore. Il n'y a pas tout-à-fait trois heures.

— Combien de temps vous faut-il donc?

— Oh! dix minutes au plus.

— J'ai affaire, je repasserai. Seulement, sur les cent cinquante qui me reviennent, vous allez en compter cent vingt-cinq à monsieur qui les attendra.

— C'est l'histoire de quelques instans; que monsieur veuille bien s'asseoir.

Le manteau s'en va, le tailleur s'assied. Au bout de dix minutes, le pâtissier exact et scrupuleux, comptait au tailleur cent vingt-cinq brioches, et lui présentait une note de dix-neuf francs. Étonnement, explication, colère, larmes de rage, échange de calottes, puis réconciliation et serment de ne plus faire de boulettes. Le soir même, le pâtissier en vendait, et le tailleur habillait à crédit un figurant du théâtre.

CAUSERIE DU SOIR.

A mon ami J. G.

Vous souvenez-vous pas, ami, des causeries
Que nous avions toujours et si longues, le soir,
Quand, la lune venue avec les rêveries,
Aux lieux accoutumés nous allions nous asseoir.

Vous me parliez souvent d'une très-jeune fille,
De celles qu'on respecte et qu'on aime si bien,
Et qui par leurs vertus sont pour une famille
Ce qu'est pour un enfant un ange gardien.

Elle est, me disiez-vous, celle que Dieu destine
A marcher avec moi dans le rude sentier;
Un des songes qu'ont fait Byron et Lamartine,
Femme à qui l'en se donne ame et corps, tout entier!

Puis avec un soupir: Croyez-vous qu'elle m'aime?
Disiez-vous. — Oui, sans doute, aimez, aimez toujours.

Pour que vous méritiez, à votre heure suprême,
D'éterniser au ciel vos rapides amours!

Quand vient le vent, l'esquif ne tend-il pas sa voile?
Le flux n'est-il donc pas suivi par le reflux?
La nuit voit-elle pas s'épanouir l'étoile?
Et la femme à l'amour ne répond-elle plus?

Vous n'êtes pas de ceux dont la vie est damnée,
Qui, comme des ballons ballotés en tout lieu,
N'ont pas où reposer leur ame condamnée,
Qui ne peuvent aimer et qui maudissent Dieu!

Mais, au contraire, ami, votre vie est bénie;
Et voilà que sur elle un astre s'est levé,
Étoile d'espérance à dorer une vie,
Réalisation de ce qu'on a rêvé.

Et devisant ainsi, moins vite que les heures
S'envolaient nos discours: — Vous alors: A demain!
Mais, ça, voyons! avant de gagner nos demeures,
Que me souhaitez-vous? — Et, vous prenant la main,

Je répondais: Bonheur! le bonheur d'un seul être!
Vous devinez de qui? car voilà tous mes vœux:
C'est que, malgré les maux qui vous viendront peut-être,
Vous la sachiez heureuse. — Et vous serez heureux!

Barthélemy STRUSIE.



COUPS D'AILE.

Si vous nous exemptez du cautionnement, nous serons ministériels, sinon non.

— Le *Journal du Commerce* est ministériel.

— Le spirituel *Journal du Commerce* apprend au reste de ses abonnés qu'il ne répond aux calomnies que par un MÉPRISANT SILENCE. C'est une réponse un peu dure.

— *Calomnie*. Inculpation à laquelle on ne sait que répondre. (*Dictionnaire à l'usage du Journal du Commerce*.)

— On perd à trop parler ce qu'on gagne à se taire.

— On a dit que le *Papillon* mourrait d'un coup d'*E-pingle*. Le calembourg est fort piquant.

— L'*Epingle* qui a pris pour épigraphe ce présomptueux adage qu'il réalise si bien du reste: *Si je pique, j'attache*, pique sans cesse M^{lle} Angélica. M^{lle} Angélica ne trouve pas l'*Epingle* attachante.

— Le *Papillon*, qui a repris son vol, comme l'a souligné un trop malin journal, se gardera bien de faire un vol chez la *Revue de Lyon*, *Résumé des journaux de Paris et des départemens*.

— La ville de Lyon se trouve sans pairs ni maire.

— Le *Messager Boiteux* annonce une éclipse. De son côté, l'*Epingle* annonce pour le 15 une collaboration éclairée.

— M. Jo. Bard vient de publier la *VENUS D'ARLES*, lecture du matin, roman palingénésique. Nous en rendrons compte pour le plus grand désopilement de la rate de nos lecteurs.